6e ANNÉE, N° 280 — MARDI, 14 JANVIER 1851.

ON S'ABONNE:

A Constantinople, au Bureau du Journal à Galata.

Dans les Villes du Littoral, à l'Agence des Paquebots français,

A Malte, chez M. G. Muir, libraire.

A Marseille, chez Me veuve Camoin et Cie.

A Londres, chez MM. James Cowie et Son, Foreign Newspaper Office, 2, St Ann's Lane, general Post Office.

JOURNAL DE CONSTANTINOPLE

ECHO DE L'ORIENT.

PRIX DE L'ABONNEMENT:

Constantinople........ un an, 8 colonat.
6 mois, 4 »
Provinces et Étranger an an, 9 »
» 6 mois, 5 »

PRIX DES ANNONCES:

La ligne.......... 5 piastres du G. S.

Le journal paraît les 4, 9, 14, 19, 24, 29 de chaque mois.

Les abonnements datent du 1er et du 16.

INTÉRIEUR.

CONSTANTINOPLE, 14 Janvier.

—

RÉFORMES DE L'EMPIRE OTTOMAN, LEUR INFLUENCE SUR LES PROGRÈS DE LA CIVILISATION ET LE MAINTIEN DE L'ÉQUILIBRE EUROPÉEN.

PAR M. DE VALMY, ANCIEN DÉPUTÉ DE FRANCE.

II.

On a vu, dans notre dernier numéro, que M. de Valmy, s'élevant par l'indépendance éclairée de ses idées et par l'esprit de justice qui est le mobile de toute conscience honnête, au-dessus d'un préjugé fort ancien, né de la rivalité religieuse de l'Occident contre l'Orient, soutenu et propagé opiniâtrement par une pensée politique où l'intérêt avait plus de part que la raison, reconnait avec la bonne foi qui le caractérise, que l'islamisme ne met aucun obstacle aux progrès de la nation turque. Ceci est un point fort important, et si nous y revenons avant d'examiner la dernière partie de la brochure de l'écrivain français, c'est afin de mettre plus en évidence sa pensée, qui n'admet pas ce qu'on a dit si long-temps du fatalisme, de la polygamie et de l'intolérance dont les esprits ignorants ou hostiles faisaient des prescriptions rigoureuses du Coran, et où l'on voulait trouver l'arrêt fatal qui déshéritait la société musulmane de tout progrès, de tout avancement dans la voie des grandes destinées de l'humanité. De sorte que quelques siècles après avoir inondé de ses lumières l'Occident, et accompli sa mission providentielle en étouffant en Orient le foyer de corruption et de dégradation qui répandait sur le monde chrétien son influence pernicieuse, la société musulmane aurait dû rentrer dans le néant. Heureusement que Dieu a voulu qu'il en fût autrement que ne voulaient les hommes qui n'entendent rien aux choses du présent et de l'avenir. C'est la pensée de M. de Valmy, c'est la pensée de tous les hommes sérieux, de tous ceux qui ont la vue profonde et étendue, en un mot de quiconque met avant tout les intérêts de la grande civilisation. Ces hommes ont secoué les vieilles erreurs pour aller au fond des choses, et ils ont vu que le Coran au lieu d'imposer la polygamie, *fait l'éloge de ceux qui n'épousent qu'une femme*, et que bien loin de prescrire l'intolérance, il recommande la charité. Ils ont vu aussi que le fatalisme qu'on voulait y trouver, ne diffère en rien de celui qui est dans toutes les religions, dans le christianisme aussi bien que dans les autres. C'est l'abnégation de soi et la soumission aux décrets de la Providence. Et c'est parce que ce principe religieux, qui est de tous les temps et qui devrait être de tous les lieux, est plus respecté ici qu'ailleurs, qu'on ne voit pas la Turquie exposée aux mêmes secousses que les autres Etats. On n'y voit pas ce pêle-mêle de passions ardentes qui remettent tout en question, discutent tout, et ne trouvent d'exclusivement bon, vrai et éternel que ce que chacune d'elles pense, croit et affirme. Si bien que là l'intérêt personnel, c'est-à-dire l'égoïsme qui est la négation de la fraternité et de la raison générale, y devient une religion hors de laquelle il n'y a point de salut. « Si une fiction pouvait être une vertu, dit M. de Lamartine, le fatalisme, ou plutôt le providentisme, serait la mienne! Je crois à l'action complète, toujours agissante, toujours présente de la volonté de Dieu. » En quoi cette croyance est-elle contraire à l'initiative humaine? Elle tempère, amortit, épure les passions et associe la créature aux œuvres du créateur. En bannissant cette pensée de ses actions, l'homme n'a plus de frein dans son orgueil : il est lui-même son Dieu, et se croyant infaillible, il sape tout ce qui s'est fait avant lui, et refait l'humanité à son image, lui, être chétif, plein de faiblesses et d'infirmités morales.

En lisant l'histoire des Arabes et des Turcs qui leur ont succédé, nous y voyons à chaque page les preuves les plus éclatantes de leur activité. S'en remettaient-ils seulement à Dieu pour remporter leurs victoires, pour conquérir de si beaux pays en Asie, en Afrique et en Europe? N'ont-ils pas tenu pendant long-temps le flambeau des sociétés civilisées? Non seulement l'action était au sommet de la société musulmane, mais elle était encore au bas et partout, grâce à l'admirable système municipal qui faisait circuler la vie large et féconde dans toutes ses parties. La Turquie, elle aussi, a eu son grand siecle; c'est le siècle de Soliman-le-Magnifique; et si plus tard son temps d'épreuves est arrivé, c'est afin qu'à l'exemple des nations qui semblent marquées du sceau de la prédestination dans le mouvement progressif de l'humanité, elle s'y retrempât en se dépouillant de son orgueil pour s'initier à la vie nouvelle des peuples et se préparer au rôle providentiel qui lui était destiné dans la marche de la civilisation générale, et dans lequel elle est entrée résolument, il y a quelques années, aux applaudissemens de l'Europe. Une nation qui a un passé si glorieux, et un présent qui annonce un si brillant avenir, n'a pas tout abandonné aux soins de la Providence : elle y a sa part, et cette part, elle l'agrandira de toute la puissance nouvelle que ses facultés ont acquise par la réflexion, l'étude et l'expérience. Elle ne cessera point de croire ni à l'action de la Providence ni à celle de son propre génie, et par cette double croyance, qui exclut toute idée de fatalisme, elle se montrera digne de ses grandes destinées.

Si nous voulions scruter les sociétés, est-ce bien dans celles qui professent l'Islamisme, est-ce en Turquie que nous constaterions le fait de la pluralité des femmes? Le principe y existe, c'est vrai; mais il n'y est pour ainsi dire pas pratiqué par suite des recommandations et des dispositions restrictives du Coran. (1) Ce principe, c'est encore vrai, n'existe pas dans les sociétés qui professent le christianisme; mais son absence empêche-t-il le fait de s'y produire d'une manière qui, si elle n'est pas générale, est au moins considérable? Et remarquez qu'en supposant même qu'on pratiquât ici communément le principe de la pluralité des femmes, ce qui, nous le répétons, n'est pas, on ne transgresserait ni la loi religieuse, ni la loi civile; tandis que là on viole l'une et l'autre tout à la fois, d'où il résulte un double dommage pour la société. En Turquie, point. Mais ne nous arrêtons pas plus qu'il ne faut à ces vieilles erreurs, à ces anciennes chicanes, allions-nous dire, de l'Occident. Fatalisme, polygamie, ce sont de vieux thèmes qu'on abandonne à mesure que l'empire de la bonne foi s'accroit; on les exploitait par simple esprit d'hostilité et parce qu'on se méprenait sur les exigences de l'avenir; aujourd'hui ces chicanes ont perdu tout leur crédit aussi bien que celle qui se basait sur la prétendue intolérance religieuse des Turcs, tout-à-fait contraire à la morale de l'islamisme qui dit : « Recherchez qui vous chasse; donnez à qui vous ôte; pardonnez à qui vous offense : faites du bien à tous. » On sait maintenant à quoi s'en tenir sur tous ces points; et si, pour fortifier l'opinion de M. Valmy, nous avions besoin d'une pensée encore plus nette, plus tranchée, nous la prendrions dans les écrits d'un des hommes les plus considérables de l'époque :

« Le culte de Mahomet, dit-il, est un culte très philosophique, qui n'a imposé que deux grands devoirs à l'homme : la prière et la charité. Ces deux grandes idées sont en effet les deux plus hautes vérités de toute religion; le mahométisme en fait découler sa tolérance, que d'autres cultes ont si cruellement exclue de leurs dogmes. Sous ce rapport, il est plus avancé sur la route de la perfection religieuse que beaucoup d'autres religions qui l'insultent et le méconnaissent.... Les Turcs sont le seul peuple tolérant. Que les Chrétiens s'interrogent et se demandent de bonne foi ce qu'ils auraient fait si les destinées de la guerre leur avaient livré la Mecque et la Kaaba. Les Turcs viendraient-ils de toutes les parties de l'Europe et de l'Asie y vénérer en paix les monumens conservés de l'Islamisme? »

Nous bornons là nos réflexions sur la triple accusation qu'on faisait à la Turquie pour lui dénier son droit au progrès, et d'accord en ce sujet avec M. de Valmy, nous passons à un autre où nous différons d'opinion avec lui. Il s'agit de la Grèce. Sans doute les bonnes relations qui existent entre la Turquie et le petit royaume sont dues à la modération seule de la S. Porte; et nous reconnaissons très bien avec lui que si la solution de l'affaire Musurus, conforme à la dignité et aux droits de la Turquie, a été pacifique, on ne le doit qu'à l'esprit de conciliation et de patience du divan. Et cependant, « l'occasion était favorable, dit l'écrivain, de mettre en péril l'existence même du nouveau royaume grec, et de prendre une revanche qui aurait satisfait de vieux ressentiments; les auxiliaires n'auraient pas manqué pour cette œuvre de destruction. La S. Porte a mieux compris son véritable intérêt, et servi plus utilement sa cause en apaisant un imprudent conflit. » Il y a dans ces lignes plus qu'un honorable témoignage en faveur des sentimens élevés de la S. Porte; il y a encore l'affirmation implicite d'une situation nouvelle que nous avons indiqué nous-mêmes maintes fois. On se rappelle l'engouement dont l'Europe se prit pour les Hellènes, sans trop de réflexion, il y a quelque vingt ans. C'était à qui se surpasserait en enthousiasme depuis le poëte jusqu'à l'homme d'état; depuis le volontaire jusqu'au général; depuis le journaliste jusqu'à la dame quêteuse; depuis la finance jusqu'à l'aventurier. De loin, c'était un mirage éblouissant; et sur cette donnée s'éleva le petit royaume promettant d'être digne de tous les sacrifices qu'on avait fait pour lui. Mais dès qu'on le vit de près et à l'œuvre, l'enthousiasme fut moins grand, puis il se refroidit, puis on s'aperçut un jour qu'il avait disparu, emportant toutes les illusions du présent et de l'avenir. C'est à ce point, que M. de Valmy assure, on vient de la voir, que la Turquie, si elle avait voulu mettre en péril le nouveau royaume, n'aurait eu que l'embarras du choix parmi ses auxiliaires : la Turquie contre qui pourtant c'était fait le pénible et trop coûteux enfantement. Lorsque l'enthousiasme cesse, la raison revient et se fait entendre. L'enthousiasme a cessé depuis long-temps, la raison est revenue et entendue; et on n'a pas tardé à s'apercevoir que les spéculations politiques avaient fait fausse voie, et que les élémens d'ordre, de progrès, de puissance pour les futures destinées de l'Orient et de l'Occident que l'on cherchait un peu à la légère, il est vrai, en dehors de la Turquie, n'étaient et ne pouvaient être qu'en elle. Les temps de la réconciliation de l'Occident avec l'Orient sont proches, disions-nous il y a quelques années; et aux signes éclatans qui se manifestent ici et là, nous croyons que ces temps sont arrivés, et qu'ils s'accompliront, non par le moyen qu'indique M. de Valmy, mais malgré ce moyen, par la combinaison de la force expansive et attractive de la civilisation de ces deux contrées et par tant d'affinités qui existent entre les intérêts de l'Europe et de la Turquie. Le petit royaume n'a que trop donné lieu à de nombreuses et déplorables erreurs; il ne faut pas en ajouter d'autres à celles qu'on a commises et qui ont en partie disparu; et n'en serait-ce pas une bien grande que de croire avec M. de Valmy « que parce que l'Etat grec est placé sur les limites de l'Orient et de l'Occident, il semble appelé, autant par son génie particulier que par sa position géographique, à faciliter le rapprochement qui se prépare entre ces deux grandes fractions du vieux monde, et qu'en adoptant les mœurs de l'une, les Grecs ont conservé, sur des points essentiels, les croyances de l'autre, et peuvent ainsi devenir naturellement un trait-d'union entre les deux. » Nous regrettons qu'un esprit aussi droit et aussi éclairé que M. de Valmy ait commis ces erreurs d'appréciation. Oubliant les violences et les injustices du passé, la Turquie prouve depuis longtemps qu'elle n'a pas besoin d'intermédiaire pour s'assimiler ce qui lui convient, ce qui lui est nécessaire de la civilisation de l'Occident; et si son rapprochement de l'Europe est commencé et se continue, il est notoire, par mille faits, que c'est malgré les efforts des Hellènes qui n'ont rien, et ceci est bien plus vrai que ce que dit M. de Valmy, des mœurs si calmes des Musulmans, et dont les points de divergence sont tels en matière de croyances religieuses, que l'église d'Orient est et sera toujours l'ennemie de l'église d'Occident. « En Orient, dit un des plus illustres publicistes français, il y a repoussement et haine irréconciliables entre les diverses communions chrétiennes, bien plus qu'entre les Turcs et les Chrétiens. » Et les Hellènes ont témoigné de cette vérité en mettant en tête de leur

(1) M. de Sokolnicki dit : « Il est hors de doute que si Mahomet n'avait pas fait aux Arabes la concession de la polygamie en la limitant le plus possible, nous verrions encore de nos jours ces peuples plongés dans les ténèbres de l'idolâtrie. Or, où est l'homme assez fanatique pour préférer le paganisme à une doctrine basée sur les principes de l'unité de Dieu et de l'immortalité de l'âme? »

FEUILLETON.

—

THÉATRE ITALIEN-NAUM.

GISELDA,

OPÉRA EN QUATRE ACTES,

DE MAESTRO VERDI.

En premier lieu, Verdi écrivit les *Lombardi* qui, revus et modifiés, devinrent, à Paris, dans ces dernières années, *Jérusalem*; et enfin, par une dernière métamorphose, *Giselda* remplace à Péra *Jérusalem* que de justes susceptibilités ne permettaient point à M. Naum de faire représenter sur son théâtre. Prenons donc *Giselda*, à défaut d'autre, puisque, en définitive, la musique n'a rien perdu à ces transformations et que, *Lombardi*, *Jérusalem* ou *Giselda*, nous entendons toujours la belle partition du jeune compositeur italien.

Giselda, puisque *Giselda* il y a, vivait du temps de Charlemagne, du célèbre empereur qui fit en un jour couper quatre mille têtes saxonnes pour convertir cette race payenne. Elle était fille, nous parlons de *Giselda*, d'*Arvino*, seigneur de Fritzlar et d'autres lieux, et ennemi des Saxons. Mais avant de raconter cette histoire, nous déclarons que si notre récit offre un sens décousu, nous ne prétendons pas en assumer la responsabilité et que la faute en reviendra à qui de droit; nous nous bornerons à analyser le libretto scène par scène : chacun pour soi et..... le public pour tous.

En ce temps là, *Arvino* avait un frère fort méchant, *Pagano*, qui, pour un motif quelconque, avait juré de se venger; le libretto pouvait facilement se passer du motif, la vengeance suffisait à l'intrigue; mais enfin il y avait un motif. Or, après s'être réconcilié avec son frère, réconciliation qui, même de l'avis des parties intéressées, n'était qu'une comédie (à quoi bon alors?), Pagano se trompa de porte par une nuit fort obscure, et croyant tuer son frère, poignarda son père; mais aussi pourquoi faisait-il si noir?

Quelques années se sont écoulées depuis l'erreur involontaire de Pagano; les Saxons se sont insurgés et ont emmené en captivité *Giselda* que nous retrouvons occupant ses loisirs de prisonnière à se laisser conter fleurette par le jeune *Oronte*, fils de Witikin de célèbre mémoire. Dans la première scène de cet acte, Oronte raconte à sa mère son amour pour la belle captive. La seconde scène nous transporte dans la caverne où vit un Ermite que nous ne vous ferons connaître que lorsque le libretto le permettra. — Vous l'avez reconnu? Soit. — Cet Ermite, respectable par ses rides et la blancheur de sa barbe, voudrait entendre résonner la trompette guerrière et combattre pour la croix; son vœu est exaucé. Du haut de la montagne descend l'armée franque, musique et général en tête, bannières déployées. L'Ermite n'y tient plus : il se coiffe d'un casque et s'arme d'une cuirasse qu'il tenait en réserve, et entraîne les guerriers au combat.

Nous rentrons dans le palais du chef saxon et nous y trouvons *Giselda* en larmes; des cris se font entendre : les hommes, les femmes, les enfans, les vieillards entrent chassés par les Franks, et Arvino précédé de l'Ermite, se précipite vers sa fille, qui, voyant son épée teinte de sang, celui d'Oronte peut-être, le repousse et maudit ces guerres sanglantes où les peuples s'égorgent au nom des lois divines.

Au troisième acte, Oronte qui n'est pas mort, comme le bruit en avait généralement couru, vient, caché sous les habits d'un guerrier frank, revoir sa *Giselda*; mais, dérangé au milieu de cette tendre conversation en plein air par des cris et un bruit d'armes, il n'a que le temps de fuir au plus vite, pas si vite, cependant, qu'on ne puisse le rejoindre et le blesser. Aussi le voyons-nous revenir dans une *grotte*, soutenu par Giselda et à moitié mort; Giselda maudit le sort qui l'a vouée au malheur dès sa plus tendre enfance : une voix l'arrête. C'est l'Ermite qui la console et offre à Oronte le moyen de se réunir un jour et pour l'éternité, à sa bien aimée.

Oronte sent couler sur son front l'eau sainte du baptême et s'endort dans la mort, entrevoyant déjà les joies du Paradis.

Au quatrième acte, Giselda, couchée sur un rocher, rêve dans une grotte, une caverne, et entend dans son rêve le chœur des anges et la voix d'Oronte qui lui commande d'aller dire aux guerriers qui demandent de l'eau pour se désaltérer, qu'une source va s'ouvrir; et en effet, une source vive et fraiche sort de terre, et les Franks, ranimés par ce miracle, se précipitent au combat avec une nouvelle ardeur. L'Ermite est blessé à mort dans la mêlée et revient expirer entre les bras d'Arvino et de Giselda. Le libretto nous autorise maintenant à dévoiler son incognito : l'Ermite, le saint homme, le guerrier pieux n'était autre que Pagano qui, bourrelé de remords et honteux de s'être si malheureusement trompé de porte, avait été cacher sa honte et ses remords dans une caverne profonde où il édifiait tout le canton par la sainteté de sa vie; Arvino pardonne en faveur de cette longue vie de repentir, et Pagano expire au milieu du triomphe des Franks.

Ce libretto est plutôt le récit d'un épisode de la guerre des Saxons qu'un drame; cependant nous y trouvons quelques scènes dramatiques et bien écrites : le Parricide, *Giselda* prédisant aux Franks l'invasion de leur territoire, prophétie, qui, bien longtemps après et par suite de trahisons, s'est malheureusement réalisée, le baptême d'Oronte et la mort de Pagano. Il est vrai de dire que d'assez nombreux passages sont coupés dans les précédens libretti sur lesquels Verdi a écrit sa musique, et rattachés à l'intrigue de *Giselda*.

La partition des *Lombardi* (puisque maintenant il ne s'agit plus du libretto, rendons à l'opéra son véritable nom) suffirait, avec celle de *Nabucco*, pour réhabiliter Verdi aux yeux des dilettanti qui blâment sa manière. Non pas que les *Lombardi*, comme *Nabucco*, comme *Ernani*, *Macbeth*, *Attila*, etc.; n'offrent point les défauts que l'on reproche avec raison au compositeur italien; mais ils y sont rachetés par de grandes beautés qu'il serait injuste de nier. Il faut y reconnaître, avant tout, du travail, de l'étude; de moins fréquentes réminiscences; le style ne se néglige plus et se soutient jusqu'au bout. Sans diminuer, il est vrai, le fracas du cuivre, le compositeur n'a pas reculé devant des accompagnemens de violons, de basson et de cor anglais, qui sont du plus heureux effet et brillent par leur nouveauté; mais nous demanderons grâce pour un certain accompagnement de cymbales dont l'effet est désastreux pour le tympan, vu l'exiguité de notre salle où les sons se répercutent avec une violence qui nous a fait souvent, on a dû le voir, souhaiter une musique moins bruyante que celle de Verdi.

La partition ouvre par une introduction dialogué d'une façon fort habile; la marche, bien que sentant un peu la musique des régimens et marquant trop le pas militaire, a de l'élan, de l'animation; le morceau d'ensemble est écrit d'une manière savante; mais le motif le plus remarquable de cet acte est, sans contredit, la cavatine de *Pagano* dont la cabaletta est surtout pleine d'une énergie, d'une chaleur prise dans le chant même et non pas dans le fracas de l'accompagnement; le chœur final est brillant, mais il manque de distinction.

La cavatine du ténor, au seconde acte, *Dimmi, che vale à infondere*, est d'une douceur exquise, d'une suavité qui fait contraste dans la manière de Verdi; nous citerons, comme effet analogue, la prière du premier acte que nous avions oubliée, *Salve Maria* : il est à regretter que les instrumentistes italiens ne se servent point, en général et quand il est nécessaire, de sourdines; cette prière gagnerait beaucoup à être accompagnée *con sordini*. Le *récitatif obligé* de l'Ermite est d'une grande ampleur de style; le chœur guerrier *Oh! mia gioja!* est d'un beau mouvement. Le chœur de femmes de la scène VI est écrit en style de ballet et n'est pas d'une conception aussi heureuse que le morceau suivant : *se vano è il pregare*, plein de sentiment. Le motif capital de cet acte est le magnifique morceau de *Giselda* : *No!... questa causa* dont le refrain *No, Dio non vuole* produit le plus grand effet : tout y est beau, le chant d'une entraînante énergie, et l'accompagnement qui l'accroit encore, s'il est possible.

Le chœur du troisième acte : *La schiavitù*... et le duo *Oronte* et *Giselda* se distinguent par une délicatesse de style qui n'exclut pas la vigueur, et par une expression juste et naturelle. On ne peut qu'admirer le trio final de cet acte, trio que précède un solo de violon dont la composition ferait la fortune de bien des violonistes et que le chef d'orchestre, M. Mariani, exécute, en se jouant des difficultés dont il abonde, avec un talent des plus remarquables : beaucoup de souplesse, de flexibilité, d'âme et de feu.

Le dernier acte ouvre par un chœur d'anges, un air d'*Oronte* avec accompagnement de harpe, et le morceau de Giselda : *non fù sogno* rempli de traits brillans. Le chœur : *guerra*, *guerra* a le défaut de rappeler un chœur analogue de la *Norma*. Le trio est admirable et demande à être bien compris et souvent entendu; le chœur final rappelle, dans ses premières mesures, la *Parisienne*, et cette réminiscence n'est pas heureuse.

Pour nous résumer, cette partition est une œuvre sérieuse, consciencieusement élaborée et remplie de morceaux d'un mérite supérieur. L'accueil qu'elle a reçu partout où elle s'est jouée, et notamment à Paris, le prouvent et au delà.

L'exécution de *Giselda* est très satisfaisante et ne laisse que peu de prise à la critique; néanmoins elle n'y perd pas tous ses droits et compte en user, tout en regrettant que la vérité doive froisser quelques susceptibilités.

M. Parmeggiani, nous devons l'avouer, n'est pas de force à supporter le rôle d'*Arvino*, si peu important qu'il soit, et ne doit l'indulgence dont le public fait preuve à son égard qu'à son brillant entourage. Quant à Mlle Mignani et à M. Alessandrini, ils jouent convenablement leur *rôlet*. Passons donc à la critique sérieuse.

Le premier ou du moins le plus important morceau du premier acte qu'ait à chanter Mlle Lotti est la prière : *Salve Maria*; l'exécution en est faible. Devons-nous l'attribuer à l'absence (nous en parlions plus haut) de sourdines dans l'accompagnement, absence qui ne permet pas à la prima donna de ménager ses effets de voix et la contraint de se mettre à l'unisson de l'orchestre, sous peine de se voir dominée par le *tremolo* des violons? Hâtons-nous d'ajouter que Mlle Lotti se relève d'une belle façon dans les autres morceaux : *se vano è il pregare*; *No!... giusta causa*, qu'elle chante de manière à se faire rappeler plusieurs fois, le duo et le trio du troisième acte, et : *Non fù sogno*, bien que quelques-uns de ces morceaux soient écrits un peu haut pour sa voix. Cette partition est un nouveau succès pour Mlle Lotti qui se façonne déjà aux planches et acquiert tous les jours plus d'assurance.

M. Prudenza se voit chaque soir applaudir avec enthousiasme par le public, et c'est justice; sa voix, sans être très étendue, est sympathique et flexible; aussi chante-t-il avec beaucoup de sentiment et de distinction la romance : *Dimmi, che vale*, le duo et le trio du troisième acte.

M. Mitrovich est un *Pagano* remarquable. Comme acteur, il possède l'art de bien se poser en scène et de se grimer à se rendre méconnaissable. Comme chanteur, nous n'aurons, pour rappeler les applaudissemens qu'il reçoit tous les soirs, qu'à citer les morceaux suivans : *O speranza di vendetta*; la stretta du final du premier acte; *Ma quando un suon terribile*, le trio du troisième acte et surtout le morceau final : *Un breve istante* qu'on ne saurait rendre avec une plus grande vérité d'expression, ceci soit dit sans la moindre exagération.

Les chœurs ne laissent rien à désirer. L'orchestre, nous le connaissons; nous connaissons surtout